

Des corsaires d'aujourd'hui à un corsaire d'autrefois

SURCOUF

La fin du cuirassé de poche « Graf-Zeppelin » a permis à plusieurs écrivains de consacrer quelques chroniques à la guerre de corsaires et aux corsaires.

L'un des plus fameux corsaires français fut assurément Robert Surcouf. Le baronnie Marie Surcouf vient de lui consacrer une biographie romancée (1) qui fait revivre sous nos yeux, avec ses qualités et ses défauts, ses poudres de colère et son patriotisme, sa légendaire figure.

Robert Surcouf, troisième enfant d'une nombreuse famille, est né à Saint-Malo, rue de la Berthaudière, le 12 décembre 1773, par une nuit de tempête. Il était apparenté, du côté de son père, à l'une des plus puissantes familles d'Irlande, et du côté de sa mère, née Rose Truchet de la Chesnais, à la famille de Duguay-Trouin.

Sa petite enfance fut celle d'un enfant terrible, ne rêvant que pirates et boues. Il rentrait chez lui, les joues en feu et les vêtements déchirés. Les seules heures de tranquillité qu'on lui connaît étaient celles où il se plaisait à contempler fixement les jeux de la mer océane et celles où il jouait avec sa petite amie d'enfance, Marie-Catherine Blaise de Malouneuve, que tout le monde appelait Manon.

Il convenait cependant de mettre un terme à sa turbulence. Ses parents crurent y parvenir en l'interdisant au collège religieux de Dinan. Il s'y démena comme diable en quatre pattes et y sema un tel esprit de désobéissance, que les bons religieux durent le rendre à sa famille.

A ses incartades d'autrefois succéda alors un calme relatif. Ce résultat fut dû à la petite Manon, qui, un jour, à son aïeul, qu'un homme devait savoir beaucoup de choses pour être grand. Or, le rêve de Robert Surcouf, c'est d'égaliser le grand Duguay-Trouin. Ces quelques mots sont pour lui d'un effet salutaire. Il se met donc très sérieusement au travail, sous la conduite du chaouine Morin, qui l'avait baptisé le lendemain de sa naissance, et il fait grâces à lui, de rapides progrès.

Mais la mer le hante toujours. Il veut devenir un grand marin. L'océan est sa vocation, non la prêtrise. Il s'y avait qu'il se plie à son destin. On finit par s'y recourir de bon gré. Et il s'embarque, le 23 août 1792, sur le brick « Le Héron », que commande le capitaine Tardivet. Il n'avait pas encore 19 ans.

Robert Surcouf ne fit que passer sur « Le Héron », qui ne quitta guère les côtes d'Europe. Il s'embarqua deux ans plus tard sur « L'Aurore », qui partait pour les Indes. Une tempête assaillit le vaisseau à l'approche du Cap de Bonne-Espérance. L'équipage, le sang-froid et l'adresse manœuvrière de notre jeune héros firent merveille durant ce coup de chance. On lui donna peu après les galions de lieutenant. Il venait alors d'atteindre ses dix-huit ans. Il bourlingua deux années encore dans le golfe du Mozambique et l'océan Indien, avant de regagner Saint-Malo en 1792, c'est-à-dire au moment où la tourmente révolutionnaire battait son plein.

Que va-t-il faire maintenant qu'il est en France? Peut-être l'a-t-on déjà deviné? Robert Surcouf adora depuis toujours la druce, tendre et sage Marie-Catherine Blaise de Malouneuve et en est depuis toujours adoré. Il a vingt ans et est lieutenant de vaisseau. Sa situation, son nom, son renom grandissent lui peu.

Mettons tous les espoirs. Sa décision est vite prise. Il se présente un matin chez le père de Manon, et le prie au cours de l'entretien que ce dernier lui accorde, de bien vouloir lui donner la main de sa fille. Le vieillard lui répond que ce sera chose faite dès que la fortune des Surcouf égale celle des Blaise-Malonneuve.

Nous n'entrons pas dans les détails exploits que Surcouf va réaliser à partir de ce moment-là pour s'unir avec celle qu'il aime. Louis XVI a été guillotiné le 21 janvier 1793. Surcouf est en France et l'Angleterre est en guerre. Les hostilités trouvent Surcouf à l'île de France. M. Tréhouart de Saint-Malo le prend comme second à bord de « La Cybèle », qui s'engage le 27 octobre 1794 le « Diana » et le « Donatès », navires que commande l'amiral anglais Osborne, à amener leur pavillon.

De « La Cybèle », il passe sur « La Créole », dont il prend le commandement, qu'il troque peu de temps après contre celui de « L'Emilie ». Le 17 janvier 1796, Surcouf, qui n'a que vingt-trois ans, se rend maître d'un seul coup de trois vaisseaux anglais : le « Carter », le « Ruseel » et le « Sambaïssé ». Le 28 du même mois, le malouin, qui s'est installé à bord du « Carter », s'empare, bien qu'il ne dispose que de vingt-trois hommes d'équipage, de six « Diana » et de six mille balles de riz. Un peu plus tard, force est au « Triton » de se rendre aussi. Cette prouesse vaut à Surcouf une renommée immédiate dans les Indes. Le « Triton », un des plus beaux navires de la Compagnie anglaise, comprenait en effet cent cinquante hommes d'équipage et plus de vingt-six pièces de canon. Il n'avait pourtant fallu à Surcouf que seize hommes pour le réduire à merci.

Brave Surcouf était jusqu'à la témérité. Le combat achevé, il se montrait aussi généreux que magnanime. On en trouva la preuve dans certaine lettre du 2 février de la même année, où relatant la prise du « Triton » par Surcouf, un Anglais écrit ce qui suit: « Les Français se sont conduits avec une égale politesse avec Mrs Wade et Miss Cartiers, passagers sur le « Triton ». Les passagers et officiers ont eu la permission d'emporter tout ce qui leur appartenait sans même être visités. Surcouf est un gentleman et un grand cœur ».

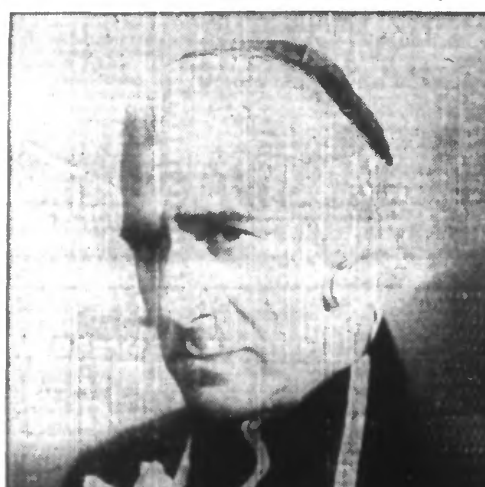
Pareil hommage méritait d'être remis en mémoire, et surtout à l'heure actuelle. Puisque l'on se souvient de la marine allemande, et lui rappelle la différence qui existe entre la guerre de corsaires et le banditisme.

Il n'empêche que Surcouf ne rallie l'île de France, dont la population s'accroît en trompettes, que pour apprendre qu'on lui confisque ses prises. De fureur, il s'embarque pour la France, dépose une plainte au Directeur contre les fonctionnaires qui ont osé de la marine allemande, et lui rappelle la différence qui existe entre la guerre de corsaires et le banditisme.

On ne peut raconter un film des Marx Brothers; on ne le tenterait même pas. Ce serait vouloir dire l'indicible, exprimer l'ineffable. Toute la fantaisie de ces merveilleux artistes réside, en effet, et dans un ricochet ininterrompu de saqs qu'ils découvrent au fur et à mesure de la réalisation, et dans leurs prodigieux jeux de scènes et de physionomie. Et quoique verra « At The Circus » sera littéralement valé par un grand rire libérateur. Les Marx Brothers, complètement déchaînés, n'ont rien fait de plus drôle, de plus original, de plus fantastiquement burlesque. Groucho, Harpo, Chico, trinité inénarrable à qui l'on doit d'avoir repris à rire, sont les héros inséparables de leur nouveau film et leur chef-d'œuvre.

CINÉMA

VIVE LA NATION!



Dupuy Mazuel, René Jeanne et Pierre Mariel sont les auteurs d'une fresque historique adroitement tournée par Maurice de Canonge. Le scénario s'intéresse à la préparation de la bataille de Valmy. Avant de nous conduire sur la plaine océbre, il nous fait faire escale à Paris, à l'entrée du Pont-Neuf, où sont recrutés les volontaires et nous rappelle diverses phases d'avant la poudre que nombreux d'entre nous apprendront ou réapprendront.

Cet abbé était professeur au collège de Vienne (Isère) et enthousiasmé par les strophes de Rouget de l'Isle comme par l'élan patriotique et l'esprit de sacrifice de ses élèves. Il avait entonné: « Nous entrerons dans la carrière quand nous aurons fini de vivre ».

La phase la plus émouvante est peut-être l'histoire du couplet de « La Marseillaise », composé par l'abbé Pesonneau.

Cette œuvre a du souffle et de la grandeur. Elle est dialoguée d'excellente façon. Les prises de vues sont lumineuses, les décors adroits, les sonorités majestueuses. L'accompagnement musical est de Verdur.

L'acteur principal, Jean Yannel, incarne avec fougue le personnage crucial, l'abbé Pesonneau. Si le premier visage est celui d'un pur patriote, le second est consacré à la mère, éternelle image de la douleur à travers les guerres. Madeleine Sorla le représente ici avec émotion. Atmos campe une silhouette pittoresque de soldat.

UN CHEF-D'ŒUVRE DE BOUFFONNERIE AT THE CIRCUS AVEC LES MARX BROTHERS



Le grand souci de William Powell

Chacun sait que le fin et désinvolte William Powell est un humoriste à froid. Il vient récemment encore d'en donner la preuve. Sur le plateau, en train de réaliser « Another Thin Man », le metteur en scène, au cours d'un repos bien mérité, s'entretenait avec les deux vedettes Myrna Loy et William Powell. Soudain, ce dernier déclara, et ce le plus sérieusement du monde: « Savez-vous que mon rôle commence de m'inquiéter terriblement? »

Et comme, autour de lui, on s'étonnait, il précisa: « Je suis si bien entré dans la peau de mon rôle de détective qu'il me faut toujours dire aux policiers ce qu'ils doivent faire, pourquoi et où ils doivent aller, que j'ai très peur d'un beau jour, sorti du studio, d'oublier que je suis un artiste et non un détective connu... »

« Eh alors? demanda Myrna Loy. — Alors, vous me voyez donnant des ordres à un vrai sergent de ville et vous imaginez comment il les recevait? »

Pengalland, seigneur terrien, est aussi clandestinement chef d'une troupe de bandits, qui, conduits par Joss, opèrent contre les vaisseaux perdus au milieu des récifs. Ils provoquent des naufrages.



CHARLES LAUGHTON dans une scène de « La Taverne de la Jamaïque » (A.A.R. 1047)

Lord Gort à son bureau du G. Q. G. britannique en France



Lord Gort, commandant en chef des forces expéditionnaires, à son bureau du grand quartier général britannique, en France.

LE MALCHANCEUX

Valentin était parvenu tout droit à la noire misère par le sublime chemin du désespoir d'amour — un peu ridicule donnant aux aveugles qui s'y laissent glisser l'étrange illusion d'une montée vers les cimes.

A vingt et quelques ans, il avait aimé Angèle. Oh! d'une manière tout idéale et platonique, s'en consumant, maigrissant, enlaissant et prenant un caractère impossible, ce qui n'était guère fait pour plaire, si ce n'est à la mère, éternelle image de la douleur à travers les guerres. Madeleine Sorla le représente ici avec émotion. Atmos campe une silhouette pittoresque de soldat.

De haut en bas: JEAN YANNEL (A.A.R. 1044) JACQUES BRECOURT (A.A.R. 1045) YVONNE BROUSSARD (A.A.R. 1046)

« Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui. « Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui.

« Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui. « Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui.

« Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui. « Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui.

« Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui. « Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui.

« Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui. « Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui.

« Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui. « Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui.

« Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui. « Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui.

« Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui. « Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui.

« Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui. « Je n'ai jamais aimé personne », dit-il à la jeune fille qui se penche vers lui.

Ceux de l'autre guerre...



Un grand matité de l'Institut national des invalides en promenade quelque part en France

Le théâtre aux armées

Le théâtre aux armées pendant son tour de chant

LE DIMANCHE DE ROUBAIX-TOURCOING hebdomadaire illustré Le numéro: 25 CENTIMES